





*Jean d'Ormesson disait :*

*Il y a quelque chose de plus fort que la mort, c'est la présence des absents dans la mémoire des présents.*

*Je dédie cet ouvrage à ma mère, Marthe, à mon père, François, à mes sœurs, Jacqueline et Nicole, ainsi qu'à ma nièce et filleule, Vanina.*

*Je ne saurai oublier ma très chère amie Pascale pour l'aide qu'elle m'a si gentiment apportée en me guidant à travers les chemins de cette région d'Italie aux puissantes odeurs qu'est la Calabre.*









*FRANCIS FAGGIANELLI*



**LE MANUSCRIT SANS TITRE**



*ROMAN*







## *Prologue.*

Le jeune homme a tout juste vingt-deux ans, et pourtant, un seul rêve envahit chaque instant de sa vie : terminer enfin un ouvrage de quatre cents pages. Plusieurs tentatives malmenées par une précoce ambition que l'on pourrait croire tout à fait normale pour un garçon de son âge, se révélèrent infructueuses.

Jusqu'à ce jour, le parcours de ce garçon avait été des plus chaotiques. Son enfance, marquée par la pauvreté dans une région aride d'un pays mitoyen de la France, n'avait été que privations et multiples épreuves, telles que courir à l'âge de douze ans, dans la neige durant dix kilomètres en pleine nature, chaussé d'espadrilles de toile, pour aller chercher un médecin afin de secourir un nouveau-né rongé par la fièvre, dans un hameau situé au cœur de troublantes montagnes.

Pour son bonheur, la pauvreté, sans doute au nom d'une certaine compensation, n'avait pas oublié de le doter d'une précoce intelligence. Son cerveau ayant déjà appréhendé le concept d'écriture, n'avait pas tardé à saisir que, muni d'un morceau de crayon tout juste aiguisé et une quelconque feuille de papier, on héritait du pouvoir de révolutionner le monde. Ainsi, dès son plus jeune âge, le soir à la lueur d'une bougie, installé sous les combles de la ferme familiale à l'insu de ses parents, il s'était essayé très tôt au gribouillage, ne tardant pas à comprendre qu'il ne fallait surtout pas en rester là... Mais, rassuré par une

sorte de précoce intuition, il percevait déjà que ses premiers neurones ne lui joueraient pas le mauvais tour de l'abandonner à ce simple niveau de capacité cérébrale, mais que bien au contraire, ils allaient lui permettre de transformer ces infâmes gribouillis en ce qu'il découvrira plus tard, être des mots qui, installés subtilement les uns à la suite des autres, allaient constituer des phrases porteuses de ce que contenait son imaginaire d'adolescent.

\*\*\*\*\*

## 1

Paris, année 2020.

Le temps avait joué son rôle et ce matin-là, si à l'âge de vingt-deux ans, l'adolescent devenu un jeune homme se trouvait dans la salle d'attente des Éditions Abruzzet situées au n° 120 de l'avenue de la République à Paris, ce n'était pas pour y déposer un manuscrit sorti de son propre imaginaire, mais hélas pour lui, il s'agissait d'un manuscrit entouré d'un tel mystère que la personne à laquelle il n'avait pu refuser le service d'en être le dépositaire auprès de l'éditeur, l'avait bombardé de recommandations auxquelles il n'était pas question de faillir, telles que dans un premier temps, remettre le manuscrit exclusivement entre les mains de Garance Abruzzet, patron de la maison d'édition, et dans l'hypothèse où cela n'aurait pas été possible, une seule stratégie devait s'imposer... repartir comme il était venu, le manuscrit sous le bras, en attendant de meilleurs auspices. Dans un deuxième temps, avoir une attitude mystérieuse, en ne révélant ni son identité, ni l'origine du manuscrit. Ne donner aucune explication sur le contenu. Troisième temps, l'air énigmatique du messenger devait impérativement exciter la curiosité de l'éditeur de telle façon que l'idée ne lui vienne surtout pas d'envisager ne serait-ce qu'une seconde de mettre le manuscrit au rebut. Et pour terminer, persuader l'éditeur que le messenger était bien l'auteur.

Garance Abruzzet, éditeur dont la renommée n'était plus à faire, n'était-ce que par le don qu'il avait de respecter la parité parmi les écrivains dont il avait la confiance : cinquante pour cent l'adorait, l'autre moitié le détestait, le traitant de snobinard dans les cocktails huppés de la capitale.

Le jeune homme, avait un unique espoir... se libérer dans un temps rapproché de la fonction de messenger, pour sonner un jour à la même porte de la même agence, afin d'y présenter son propre manuscrit. En prévision de ce jour, comme bon nombre de ses éventuels futurs collègues qui aspiraient comme lui à la notoriété littéraire, le jeune homme n'ignorait pas que dans ce domaine piétiné par un nombre incalculable de génies, tout ou presque avait déjà été publié. Se refusant à frôler le plagiat, il s'était efforcé à ingurgiter les œuvres complètes des grands auteurs de la littérature française afin de limiter les risques de se lancer dans l'écriture d'un roman dont l'histoire reposerait sur les pages d'un ouvrage déjà référencé à la bibliothèque nationale de France.

Ce fut un travail colossal qui, malgré la tentation de l'abandon pur et simple qui l'avait titillé plusieurs fois, lui fit prendre conscience de l'impossibilité d'atteindre la fin de sa démarche... Celle-ci étant bien entendu sans fin.

La surprise avait été inattendue lorsque, pénétrant dans la salle d'attente de l'éditeur, le jeune homme avait dû rester debout au milieu de la quinzaine de chaises occupées par un patchwork de prétendants à la célébrité, dont certains serraient un porte-documents contre leurs poitrines de peur qu'un intrus malveillant tente d'accéder à leur chef-d'œuvre, tandis que d'autres, le fruit de leur labeur sous leur bras ou sur leurs genoux à la vue de tous,

prenaient l'air détaché des habitués de l'endroit... De ceux qui n'étaient là que pour une simple formalité.

Le jeune homme allait prendre patience en s'appuyant contre le mur lorsque soudain une porte s'ouvrit pour laisser passer une tête féminine à lunettes qui lança :

— C'est à vous Monsieur Bourgade.

*Bourgade ? ... Bourgade ? Ce nom me dit quelque chose*, pensa le jeune homme en allant s'asseoir sur la chaise abandonnée par l'appelé qui s'était prestement précipité vers la secrétaire en hurlant presque :

— comment allez-vous Mademoiselle Brigitte ? Comme je suis content de vous voir.

*Mais oui ! Ça me revient !* Se dit soudain le jeune homme... *Bourgade ! ... Un écrivain qui a quelques romans de gare à son actif... Ce genre de bouquin que l'on traîne dans la poche de son pardessus et que l'on se garde bien d'exposer dans sa bibliothèque, mais qui paradoxalement, permet à l'auteur de vivre confortablement et à l'éditeur de se frotter les mains à l'entrée dudit auteur dans son bureau.*

— Bourgade ! Mon très Cher ami ! S'écrit Abruzzet, en se précipitant les bras levés sur l'entrant.

Bourgade n'a pas le temps de dire *ouf*, qu'il est déjà incrusté dans un fauteuil club, un verre du meilleur bourbon dans une main et un *Havane* dans l'autre.

— Voyons voir ce que vous m'avez pondu, lance Abruzzet en arrachant littéralement le manuscrit de sous le bras de Bourgade.

Une fois assis derrière son bureau, il soupèse l'ouvrage et avec un regard malin, dit :

Ouh la ! Ça m'a l'air d'être du lourd... N'ai-je pas raison ? Euh ! ... Oui ! ... Enfin... peut-être...

Abruzzet ne l'écoute pas. Il feuillette nerveusement le manuscrit en émettant des *hum ! Hum !* Puis, le refermant brusquement, il lance :

— Bon, alors Bourgade, de quoi s'agit-il exactement ?

Bourgade se redresse dans son fauteuil et s'apprête à faire l'apanage de son nouvel ouvrage, tandis qu'Abruzzet, sachant déjà ce que va lui présenter l'auteur, s'installe dans un demi-sommeil, percevant l'éternelle phrase par laquelle Bourgade commence habituellement son récit : « *C'est l'histoire d'une jeune femme qui rencontre un homme plus âgé qu'elle et... etc. »*

Le demi-sommeil de l'éditeur ne l'empêche pas de percevoir le raclement de gorge de Bourgade qui commence :

— C'est l'histoire d'une jeune femme qui rencontre un homme plus âgé qu'elle. C'est le bonheur total durant les premières années, et...

Abruzzet, comme à chaque fois qu'il reçoit Bourgade pour un nouveau roman, fournit un effort surhumain pour ne pas l'envoyer sur les roses, n'oubliant surtout pas que c'est le seul de ses auteurs qui avoisine un tirage de huit cent mille exemplaires... Sans compter ceux vendus à l'étranger. *C'est ma mine d'or*, se dit-il, en priant tous les saints pour qu'un beau matin, il ne prenne pas à *la mine d'or* l'idée saugrenue de changer d'éditeur. Afin de parer à cet éventuel coup du sort, Abruzzet ne cesse d'augmenter les royalties de son poulain avant même que ce dernier ne le sollicite. *Il y a des jours où je me battrais*, se dit l'éditeur, en évitant de se regarder dans une glace.

— Ah, bien ! ... Et que se passe-t-il ensuite ? Demande Abruzzet.

— Donc, c'est le bonheur total et Marguerite finit par attendre un enfant.

Abruzzet le coupe :

— C'est bien, ça ! ... Un enfant ! ... Ça plaît toujours aux lectrices.

— Mais elle tombe malade au huitième mois.

— Ah ! C'est plus embêtant.

— D'autant plus qu'elle meurt.

— Aï ! ... Ça se complique ! ... Et l'enfant ?

— Ben... il meurt aussi !

— Ben, allons donc !

Abruzzet n'ose pas demander des nouvelles du mari. D'ici qu'il ait reçu un Boeing 747 sur la tête en allant aux obsèques de sa femme, il n'y a pas loin. Il demande du bout des lèvres :

— Et le mari dans tout ça ?

— Inconsolable, il finit par s'écraser avec son avion.

— Ah bon ! Parce qu'il avait un avion ?

— Comment ! Je ne vous l'ai pas dit ? Il était commandant de bord d'un Boeing 747.

— Et je parie que Marguerite était hôtesse de l'air.

— Comment vous avez deviné ?

— L'intuition ! ... Et ne me dites pas que l'avion s'est écrasé sur le cimetière où repose Marguerite... Quand même pas ?

— Ah ! Mauvaise intuition, mon cher... Figurez-vous qu'il a réussi à éviter le cimetière pour aller s'écraser sur une ferme avoisinante dans laquelle le fermier mariait sa fille... Cent cinquante morts... sans compter les passagers du Boeing.

— Ben oui ! ... Tant qu'à faire, hein ?

Bourgade, avec un petit sourire de fierté, lance :

— J'aime bien cette fin... Une véritable apothéose... Vous ne trouvez pas ?

Abruzzet s'abstient de lui demander pour qui, et lui répond :

— Magnifique ! On ne peut pas en imaginer une autre.